

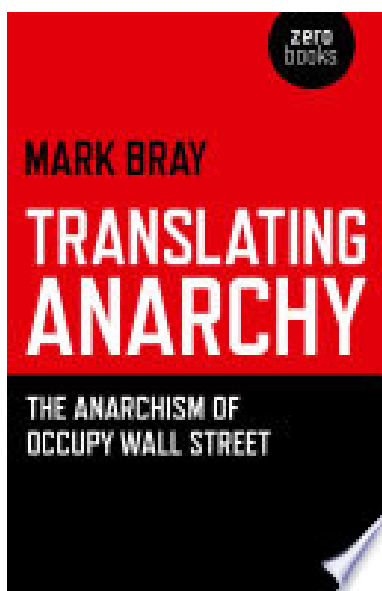
<http://divergences.be/spip.php?article4398>



Critique de Mark Bray, Traduire l'anarchie

L'anarchisme d'Occupy Wall Street...

- Archives - Textes critiques - Occupy Wall Street - Mark Bray, Occupy Wall Street -



Date de mise en ligne : mercredi 10 décembre 2025

Copyright © Divergences Revue libertaire en ligne - Tous droits réservés

Origine [La Bibliothèque Anarchiste](#)

Décembre 2013

Dans [Translating Anarchy : The Anarchism of Occupy Wall Street](#), Mark Bray, lui-même organisateur d'Occupy Wall Street (OWS) pendant « presque toute la première année », notamment au sein du « Press Working Group » (3), analyse les implications anarchistes d'OWS et, plus précisément, la manière dont la politique anarchiste était communiquée. L'analyse s'appuie sur sa propre expérience et sur des entretiens menés avec 192 autres organisateurs d'OWS – selon Bray, « la grande majorité des organisateurs qui ont fait naître Occupy Wall Street » (4) – entre décembre 2011 et février 2013.

Le résultat est ce que Bray appelle « la première étude complète de la politique des organisateurs principaux du mouvement à New York ». (ibid.)

Dans [Translating Anarchy : The Anarchism of Occupy Wall Street](#), Mark Bray, lui-même organisateur d'Occupy Wall Street (OWS) pendant « presque toute la première année », notamment au sein du « Press Working Group » (3), analyse les implications anarchistes d'OWS et, plus précisément, la manière dont la politique anarchiste était communiquée. L'analyse s'appuie sur sa propre expérience et sur des entretiens menés avec 192 autres organisateurs d'OWS – selon Bray, « la grande majorité des organisateurs qui ont fait naître Occupy Wall Street » (4) – entre décembre 2011 et février 2013. Le résultat est ce que Bray appelle « la première étude complète de la politique des organisateurs principaux du mouvement à New York ». (ibid.)

La découverte la plus importante de Bray est « une division politique significative entre une masse de partisans principalement libéraux et un noyau majoritairement anarchiste et anarchiste ». (ibid.) D'après ses interviews, Bray conclut que « 39 % des organisateurs d'OWS s'identifiaient comme anarchistes et 33 % supplémentaires avaient des politiques essentiellement anarchistes (anticapitalistes, antihiérarchiques et orientées vers l'action directe) sans utiliser cette appellation. Cela signifie qu'au total, 72 % des organisateurs de l'OWS avaient une politique explicitement anarchiste ou implicitement anarchiste. » (ibid.) Pour Bray, « l'aspect le plus excitant » de cela était « l'ouverture qu'elle offrait à la diffusion massive de la politique anarchiste ». (112)

Translating Anarchy est une étude importante de l'anarchisme contemporain et du milieu militant en général. Cela pour plusieurs raisons :

Il propose une étude approfondie et détaillée du phénomène Occupy et de sa dynamique à New York.

Bray confirme de façon convaincante que « l'anarchisme ... est devenue l'idéologie radicale la plus dynamique et la plus dynamique du XXIe siècle ». (3)

Bray propose une approche persuasive de la définition de l'anarchisme, en tenant compte de ses racines historiques ainsi que de ses formes actuelles. Il déclare que « notre compréhension de l'anarchisme ne doit pas être si lâche qu'elle en soit dénuée de sens, mais pas assez rigide pour ignorer les domaines de contradiction et de transformation historique ». (60) Fondant fortement sa compréhension historique de l'anarchisme sur le livre de Michael Schmidt et Lucien van der Walt, *Black Flame : The Revolutionary Class Politics of Anarchism and Syndicalism*, Bray parvient à déformer la définition de Schmidt et van der Walt pour la rendre à la fois moins étroite et statique. C'est une contribution importante au débat.

L'étude de Bray est une enquête sérieuse et engagée sur la manière dont l'anarchisme peut évoluer en tant que mouvement social.

Bray n'hésite pas à s'attaquer à des sujets difficiles tels que les dynamiques raciales dans le milieu anarchiste, les tendances sous-culturelles et ce que Bray appelle le « libertarianisme libéral », qui « rejette tout ce qui sent la coercition, même lorsqu'il s'adresse à ceux qui agissent activement contre les intérêts du groupe ». (91)

Le récit de Bray tourne autour de citations tangibles et inspirantes d'organiseurs plutôt que de citations sèches et incompréhensibles d'universitaires.

Le livre est bien écrit, captivant et, bien souvent, drôle.

Comme Bray l'affirme clairement que « un objectif important de ce livre est de clarifier les malentendus populaires sur l'anarchisme et d'offrir aux nouveaux anarchistes une compréhension plus large de la profondeur et de la diversité de la tradition anarchiste » (7), il ne devrait pas être surprenant pour les anarchistes chevronnés s'ils connaissent certains aspects, comme l'explication des principes fondamentaux de l'anarchisme, ou discussions sur la violence/la non-violence et la diversité des tactiques. Cependant, comme ces parties sont aussi directement liées aux expériences d'OWS, elles constituent des études de cas intéressantes, même si vous connaissez les arguments.

Le fait que le travail de Bray soit si étroitement lié à Occupy est à la fois une bénédiction et une malédiction. La bénédiction est que cela devrait susciter un intérêt immédiat raisonnable. La malédiction est que cet intérêt pourrait s'estomper avec la disparition apparemment rapide d'Occupy. Mais si certaines sections du livre sont en effet fortement liées à des moments historiques spécifiques (comme les réflexions sur Obama et le vote ou les longues descriptions d'événements Occupy spécifiques), l'analyse globale transcende ces moments et revêt une importance durable et générale pour les anarchistes de tous camps.

Pour le reste de la critique, j'aimerais me concentrer sur quatre aspects que je trouve particulièrement importants.

1. Communication de l'anarchisme

Comme le suggère le titre du livre, l'un de ses thèmes centraux est la « traduction » de l'anarchisme qui s'est produite pendant Occupy. Selon Bray, cela signifie « traduire l'anarchie » pour des personnes réceptives à son contenu mais extrêmement méfiantes de son emballage linguistique habituel et de son fardeau rhétorique populaire ». (113) Bray jugea apparemment une telle traduction nécessaire, car « si j'avais commencé par utiliser le mot 'anarchisme', beaucoup de gens auraient immédiatement décroché ». (ibid.) Ce n'était pas seulement le mot « anarchisme » qui préoccupait Bray. C'était aussi son apparence, surtout en tant que journaliste à OWS : « J'essayais d'être présentable en portant un pantalon kaki et une chemise boutonnée. Je ne dis pas que nous devrions tous nous habiller en hommes d'affaires, mais il était utile pour OWS que certaines personnes jouent le rôle de la personne 'moyenne' et rigide car, que cela nous plaise ou non, certaines personnes ne répondront qu'à cette image de 'respectabilité'. » (301) Ce sentiment est également partagé par certains autres organisateurs interviewés dans le livre, dont l'un voulait « montrer aux gens que les gens normaux sont anarchistes » (161), tandis qu'un autre appréciait que les gens pensent que « cette personne est anarchiste mais ce n'est pas le genre d'anarchiste que je pensais » (157).

Bray résume cette approche en disant que « beaucoup d'entre nous ont formulé stratégiquement leur politique aux

médias et au grand public afin de présenter une image accessible et grand public afin de rendre notre politique révolutionnaire anticapitaliste plus digeste ». (4) En conséquence, « Occupy Wall Street est devenu un véhicule pour 'traduire l'anarchie' dans une société généralement réceptive à de nombreuses idées anarchistes mais méfiante envers ses attributs idéologiques ». (ibid.) Un succès particulier, aux yeux de Bray, consistait à tromper les médias : « Ils ont réalisé qu'il manquait une pièce au centre du puzzle Occupy, mais ont fait l'erreur de supposer qu'elle n'existait tout simplement pas. En vérité, ils ne savaient pas ce que nous voulions parce que nous ne leur avons pas dit. » (12) Cependant, Bray précise aussi que « je ne dis pas que les anarchistes ne devraient jamais utiliser l'étiquette anarchiste. Je souligne simplement qu'il existe des situations où les idées non hiérarchiques, anti-oppressives et anticapitalistes de l'anarchisme pourraient être mieux communiquées sans l'étiquette, du moins pour commencer. » (126)

Tout cela semble très convaincant. Pourtant, l'argument contraire semble évident : si vous rendez l'anarchisme « plus digestible » et que vous prouvez aux gens que les personnes « normales » peuvent être anarchistes, cela pourrait mener à de meilleures relations avec votre famille et à des articles de magazine brillants exprimant de la sympathie pour vos nobles idéaux, mais vous n'obtenez pas nécessairement quoi que ce soit en termes de changement social. Dans le pire des cas, vous ouvrez une niche à l'anarchisme en tant qu'idéologie mignonne, utopique et de principe, dans laquelle l'on peut s'engager – philosophiquement ou pratiquement – pour se sentir mieux, échapper à l'ennui existentiel ou expérimenter le radical chic. Dans ce processus, l'anarchisme pourrait facilement perdre ses caractéristiques particulières. Et ce n'est pas seulement un scénario futur possible. Plusieurs groupes anarchistes en Europe ont parlé, ces dernières années, évoqué de quitter le « ghetto anarchiste », de rendre l'anarchisme plus attrayant pour la « personne moyenne » et d'aider l'anarchisme à « grandir ». Malgré le langage souvent problématique, les intentions sont louables. Cependant, si vous regardez certains des journaux que ces groupes publient aujourd'hui, je ne sais pas vraiment ce qui les rend anarchistes ; Ils ressemblent et se lisent comme n'importe quel journal de gauche-libéral.

Je suppose que Bray est bien conscient de ce danger et estime simplement qu'il a été évité dans le contexte d'Occupy. Du moins, c'est ce que sa conclusion confiante selon laquelle « il était stratégiquement utile de s'abstenir de parler ouvertement de l'anarchisme » semble transmettre sans doute. (266) Bray sait certainement mieux que moi comment cela s'est déroulé en Amérique du Nord. En Europe, cependant, Occupy a été miné dès le début par des théoriciens du complot, des excentriques new age et des antisémites. Il pourrait même être utile d'examiner si cela avait un lien avec le fait que le message anarchiste ait été, eh bien, « perdu dans la traduction », au moins une fois que la distance physique et les barrières linguistiques ont été ajoutées à la médiation médiatique.

Bray avance cependant un argument intrigant sur le développement des choses aux États-Unis : « ... la relation intéressante que j'ai remarquée dans mes interviews était qu'un grand pourcentage des organisateurs anarchistes qui étaient à l'aise pour parler ouvertement d'« anarchisme » à la presse ou aux gens dans la rue le faisaient parce qu'ils estimaient qu'OWS avait ouvert un espace pour l'usage légitime du label. Mais cet espace pour une discussion explicite sur « l'anarchisme » a été ouvert par la popularité et le succès massifs de l'horizontalisme OWS, qui s'est développé, en partie, parce que beaucoup d'entre nous se sont abstenus de se qualifier eux-mêmes ou le mouvement d'« anarchiste ». Mener avec ces idées a permis à l'étiquette de suivre pour de nombreux organisateurs anarchistes. » (160-161) Malheureusement, il semble impossible de dire comment un usage plus ouvert et sûr de lui du terme « anarchisme » aurait pu changer la perception publique d'Occupy. Il semble qu'une fois que les organisateurs (ou du moins certains d'entre eux) se sentaient plus à l'aise avec ce terme, Occupy était déjà en voie de disparition. Il est aussi important de noter que l'argument de Bray rappelle un peu la tristement célèbre tradition trotskyste de la création de campagnes de façade : on ne dit pas ce que l'on fait avant que les militants ne soient si impliqués dans votre campagne qu'il leur est difficile de partir.

Je suis bien sûr sarcastique. Je suis certain que Bray ne fantasme pas sur des campagnes de façade ou des adaptations anarchistes de manigances trotskystes. Pourtant, je ne suis toujours pas sûr que garder l'anarchisme caché, ou essayer de le rendre respectable, soit vraiment la bonne approche. Et ce n'est pas parce que je me sens

attaché à une identité pseudo-révolutionnaire, à une auto-marginalisation compulsive ou à une arrogance plus pure que tout autre – je suis aussi critique envers ces tendances que n'importe quel camarade. Pourtant, je ne peux m'empêcher de penser que pour devenir révolutionnaires, il faut convaincre par la politique révolutionnaire et non par une version dégradée de celle-ci. Je comprends qu'il puisse y avoir des effets bénéfiques à court terme à paraître moins radical (ce qui, par exemple, rendrait tout à fait raisonnable de s'abstenir d'étiquettes potentiellement contre-productives dans une campagne à un seul enjeu), mais quels sont les effets à long terme ? Après tout, nous ne sommes pas honnêtes, et les gens ne découvriront peut-être jamais la vérité ou se détourneront quand ils le feront. Et qu'est-ce qu'il nous reste alors ?

L'exemple suivant peut sembler tiré par les cheveux, mais il montre un raisonnement différent. Depuis quinze ans, la deuxième plus grande ville d'Autriche, Graz, connaît un phénomène électoral intéressant. Le Parti communiste autrichien (Kommunistische Partei Österreichs, KPÖ) a obtenu jusqu'à 20 % aux élections locales, tandis qu'il obtient moins de 1 % à l'échelle nationale. Les raisons du succès du parti à Graz sont multiples, et ce n'est pas ici qu'il faut les examiner (même si je peux dire qu'elles sont liées à un leadership charismatique, un engagement social et une transparence), mais je veux aborder la « question du nom » : à maintes reprises, on a demandé à des responsables de la KPÖ à Graz s'ils ne seraient pas encore plus forts s'ils abandonnaient la malheureuse étiquette de « communisme ». Leurs réponses sont généralement très claires : 1. Nous sommes communistes, pourquoi devrions-nous prétendre être différents ? 2. La connotation apparemment négative du nom est surestimée : quand votre politique est bonne, les gens vous soutiendront. 3. Le parti a une histoire fière, qui mérite d'être honorée (ils désignent principalement le rôle du KPÖ dans la résistance contre les nazis, et non son soutien sans critique à l'Union soviétique). Je me demande en effet si cette approche directe et confiante n'est pas une approche que les anarchistes devraient adopter également.

Je me demande aussi quels sont les effets pour Occupy et l'anarchisme si le lien entre les deux avait été plus explicite dès le départ. Cela aurait-il affaibli Occupy (car beaucoup de gens n'auraient pas voulu être associés à l'anarchisme) mais renforcé l'anarchisme (car la politique anarchiste aurait eu un profil plus clair) ? Cela aurait-il affaibli Occupy (pour ces raisons) et affaibli l'anarchisme (parce que l'anarchisme a profité de la force d'Occupy, que les dimensions anarchistes soient explicites ou non) ? Ou aurait-il renforcé l'anarchisme (pour les raisons mentionnées) et renforcé Occupy (car Occupy aurait aussi développé un profil politique plus clair) ? Bien sûr, nous ne le saurons jamais, car les expériences historiques ne peuvent pas être répétées, mais je pense qu'il est important de considérer ces questions dans notre analyse finale.

Il y a au moins une chose que je crois que nous ne pouvons pas nier, à savoir que les étiquettes sont importantes pour la construction des mouvements sociaux. La « menace communiste » n'aurait jamais été une menace sans les millions de personnes à travers le monde qui se mobilisaient sous ce nom. Je sais qu'il est devenu populaire à l'époque postmoderne de célébrer la multitude et d'éviter les « restrictions idéologiques », et tout cela est honorable, mais cela aide à construire des mouvements forts que ce n'est pas le cas.

C'est peut-être l'argument le plus fort pour propager le terme « anarchisme » sans restriction – du moins, si l'on veut vraiment construire un mouvement fort autour de celui-ci. Et si nous pensons que cela n'est pas possible, alors peut-être que cela indique que nous ne faisons pas vraiment confiance au nom au départ, auquel cas nous devrions probablement simplement inventer un nouveau terme, et peut-être une langue révolutionnaire tout à fait différente. Cependant, établir un nouveau terme (et peut-être une toute nouvelle langue révolutionnaire) pourrait être une tâche encore plus difficile que d'éliminer le terme « anarchisme » des idées fausses courantes. Des questions sur des questions et, malheureusement, aucune réponse – ou, du moins, pas dans ce texte.

2. Construction du mouvement

Il a été courant d'expliquer la disparition rapide du mouvement Occupy et d'autres soulèvements publics similaires dans le monde qu'ils manquaient des structures organisationnelles pour les faire avancer. Pas mal d'anarchistes se moquent de tels arguments, mais je pense qu'ils ont souvent raison. Il semble que Bray le fasse aussi, du moins en

ce qui concerne les États-Unis : « Une partie de mon argument dans ce livre est que, pour que l'anarchisme américain continue sa croissance récente et fasse de sérieuses percées dans les luttes des opprimés, il doit s'élargir organisationnellement. » (53-54) Bray ajoute que nous devons aussi « situer nos tactiques dans une stratégie révolutionnaire plus large ». (247) Il déclare : « Si nous voulons vraiment construire un mouvement anarchiste puissant, alors nous devons créer davantage d'institutions et de groupes alternatifs capables d'attirer les gens et de leur offrir un exutoire pour poursuivre leur engagement politique révolutionnaire après que les tentes soient tombées et que les doigts cessent de bouger. Parce que si nous ne le faisons pas, la plupart des gens continueront à vaquer à leurs occupations. » (262)

Bien sûr, rien de tout cela ne discrédite Occupy – ni d'autres soulèvements similaires. Des États-Unis à l'Espagne en passant par la Turquie, on nous dit qu'ils ont façonné une nouvelle génération d'activistes et jeté les bases de l'organisation radicale future. Selon Bray : « Le fait que [pendant Occupy] la gauche radicale aux États-Unis ait été si profondément imprégnée de pratiques anarchistes, même si ce n'est pas toujours de la politique anarchiste, est une étape importante vers la création à long terme d'un mouvement de masse libertarien de gauche. Bien que nous soyons dispersés au vent, je suis convaincu que la dispersion de nos idées anti-autoritaires à travers le pays leur offrira l'opportunité de semer les graines d'une résistance future. » (170) Bray partage également la note de Ryan Harvey, qui a déclaré que « au sein des mouvements politiques aux États-Unis, il est difficile d'imaginer l'organisation hiérarchique devenir populaire auprès d'une génération introduite en politique grâce à Occupy ». (260)

Il est compréhensible que les anarchistes s'enthousiasment pour de telles perspectives, même lorsqu'il semble tout aussi possible qu'aucune organisation révolutionnaire ne soit jamais possible sous de tels prémisses, y compris non hiérarchiques. En fait, c'est peut-être le point crucial : oui, Occupy et des mouvements similaires ont peut-être fait quelque chose pour rendre possibles les mouvements révolutionnaires, mais cela ne fait pas tomber ces mouvements du ciel. Il est sans aucun doute encourageant qu'Occupy « ait réussi à ternir l'attrait apparemment invincible de l'élite économique et politique américaine et à diffuser des indices d'alternative » (9), mais la réalisation de cette alternative est différente de « diffuser des indices à son sujet » ; Et c'est ce qui compte vraiment. En résumé, pour vraiment transformer le potentiel d'Occupy en quelque chose de durable, il en faut beaucoup plus ; Par-dessus tout, le travail invisible, fastidieux et peu sexy de l'organisation révolutionnaire qui n'attire pas les journalistes comme des mouches.

3. Individualisation

Un aspect personnel du récit de Bray est, je crois, très révélateur. Après une description appropriée des activistes ayant développé « une mentalité de tampon de passeport orientée autour de l'attente que l'organisation ne consiste pas à construire des relations et engagements durables, mais plutôt à vivre une longue série d'expériences militantes diverses et intéressantes pour enrichir leur vie », Bray admet qu'il n'est pas resté lui-même lorsque Occupy semblait toucher à sa fin parce qu'il « a dû quitter le pays » (266) ; ce qui, plus concrètement, signifiait qu'il allait « passer un an en Espagne à faire des recherches académiques » (5). Il est important ici de ne pas se méprendre : il est tout à fait compréhensible de réaliser des plans de recherche qui ont probablement nécessité beaucoup de préparation, qui pourraient être essentiels à ses projets futurs, et qui sont très probablement une expérience très précieuse en soi. Moi-même, je serais probablement le premier à saisir l'opportunité. Mais c'est justement le problème : le fait qu'il semble absurde d'attendre de l'un d'entre nous qu'il renonce à une année d'études à l'étranger pour poursuivre une organisation révolutionnaire indique que nous avons en réalité très peu confiance en ce dernier. Même après une expérience exaltante comme OWS, il semblerait ultra-naïf, hyper-idéaliste ou simplement stupide d'abandonner quelque chose d'aussi important pour l'individu. Mais si nous pensions vraiment pouvoir contribuer à la révolution, renoncions-nous alors à la chance d'en faire partie, du moins si nous sommes sérieux dans notre intention d'être révolutionnaires ? La réalité est la suivante : pratiquement nous nous engageons tous dans une organisation « révolutionnaire » tant que cela correspond à nos besoins et trajectoires individuels, c'est-à-dire, si le moment, le lieu et les circonstances semblent appropriés. S'ils ne le font pas, on fait autre chose. Sur cette base, cependant, il n'y aura jamais de mouvement révolutionnaire, car pour qu'un mouvement soit révolutionnaire, nous avons besoin de révolutionnaires. Cela signifie des militants dévoués pour qui la révolution n'est pas une idée éphémère mais un dévouement à vie.

Dans le capitalisme néolibéral, l'individualisation de nos vies est si forte que, pour presque tous, les choix individuels de vie passent avant et l'organisation collective ensuite (si tant est qu'elle existe un jour). Si nous ne pouvons pas résoudre ce dilemme, c'est-à-dire si nous ne pouvons pas briser l'individualisation et développer un fort sens de la collectivité et une culture militante pertinente, nous pouvons parler des mouvements révolutionnaires autant que nous le voulons sans avoir la moindre chance réelle d'en former, car nous manquons des moyens les plus basiques pour y parvenir.

4. « Organisateur » vs. « participant »

J'aimerais conclure avec un aspect que j'aurais aimé que Bray explore davantage. Il concerne la relation entre les « participants » et les « organisateurs » dans les mouvements sociaux. Concernant OWS, Bray souligne la « distinction entre organisateurs et participants » au moins deux fois dans son livre. (3, 40) Il affirme également qu'OWS était un « mouvement anticapitaliste et anti-autoritaire dirigé par des organisateurs » (2), et que les organisateurs « ont fait exister Occupy Wall Street » (4). Fait intéressant, Bray n'approfondit jamais cette distinction, et il n'est pas vraiment clair ce qui sépare réellement une identité de l'autre, ni quel est le rôle des « participants ». Permettez-moi d'utiliser l'exemple suivant pour illustrer cela : à un moment donné, Bray parle d'un homme qui l'a réprimandé pour avoir parlé aux médias. Bray décrit ce type comme quelqu'un qui « dormait dans le parc mais ne semblait pas faire grand-chose d'autre ». (264) Bien que je pense comprendre ce que Bray veut dire, et que je suppose que ce n'était pas à lui de le réprimander pour avoir fait du travail de presse, je me demande encore ce qu'il faudrait dire « dormir dans le parc mais apparemment ne rien faire d'autre ». Bray lui-même suggère qu'il n'a pas dormi dans le parc car c'était rude et exigeant, et il ne lui aurait pas permis de se reposer pour organiser son travail. (ibid.) Pourtant, sans les gens qui ont vécu dans le parc, y aurait-il eu besoin d'organiser un travail, surtout en ce qui concerne la gestion des médias, ? Qui s'en soucierait ?

J'imagine qu'autrefois, j'aurais préféré m'en sortir dans le parc plutôt que de parler aux médias aussi, et, je l'avoue, j'aurais pu être agacé par des gens arrivant bien reposés le matin en parlant en ma faveur. Je ne dis pas qu'un tel sentiment est justifié, mais je comprends d'où il vient et je pense qu'il indique une tension qui doit être abordée plutôt qu'écartée. Si nous voulons créer une culture militante productive, la distinction entre « organisateurs » et « participants » doit soit être complètement surmontée, soit elle doit être transparente et fondée sur la solidarité.

* * *

Il est toujours injuste que les évaluateurs se concentrent sur les quelques points dont ils sont incertains ou sceptiques au lieu de souligner tous les aspects sur lesquels ils sont d'accord. Cependant, cela pourrait aussi être inévitable si l'objectif est de faire avancer nos discussions.

J'espère avoir été assez clair dans mes commentaires introductifs : *Translating Anarchy* est un exemple impressionnant d'analyse du mouvement, l'un des livres les plus importants sur l'anarchisme de son époque, et un incontournable pour quiconque étudie l'anarchisme contemporain et ses implications, défis et possibilités.

Gabriel Kuhn

(décembre 2013)

Post-scriptum :

Mark Bray a rédigé une réponse à cette critique, intitulée « [How Much is Lost in Translation ?](#) ».